

Études littéraires africaines

CUKIERMAN (Leïla), DAMBURY (Gerty), VERGÈS (Françoise),
dir., *Décolonisons les arts !* Paris : L'Arche, coll. Tête-à-tête,
2018, 144 p. – ISBN 978-2-85181-945-1



Marjolaine Unter Ecker

Number 46, 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1062288ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1062288ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ecker, M. U. (2018). Review of [CUKIERMAN (Leïla), DAMBURY (Gerty), VERGÈS (Françoise), dir., *Décolonisons les arts !* Paris : L'Arche, coll. Tête-à-tête, 2018, 144 p. – ISBN 978-2-85181-945-1]. *Études littéraires africaines*, (46), 190–191. <https://doi.org/10.7202/1062288ar>

ment menée et quelques analyses percutantes, qu'il devra placer dans son contexte d'émergence, avant, par exemple, la dissémination en France des théories postcoloniales, comme celle de Homi K. Bhabha ou celle d'Achille Mbembe, ou encore avant l'apparition de la notion de littérature-monde.

■ Bernard DE MEYER

CUKIERMAN (LEÏLA), DAMBURY (GERTY), VERGÈS (FRANÇOISE), DIR., *DÉCOLONISONS LES ARTS !* PARIS : L'ARCHE, COLL. TÊTE-À-TÊTE, 2018, 144 P. – ISBN 978-2-85181-945-1.

Cet ouvrage collectif est né de l'initiative de l'association *Décoloniser les arts* (DLA), dont l'objectif est d'« identifier les causes des absences, dénis, oublis, et points aveugles dans les représentations des racisé.e.s, et dans les formes de narration, de méthodologie ou de formation dans les institutions artistiques et culturelles » (« Introduction », p. 7). Il regroupe les contributions de quinze artistes de divers horizons (arts scéniques, visuels, musicaux...), dont les propos s'articulent autour de trois axes, à savoir : la dimension décoloniale de leur pratique artistique, leur approche de la notion de « racisé.e », les possibilités qu'offre la décolonisation des arts pour une remodelisation de la vision de l'universel, notion qui continue, en France, à être définie en fonction d'une conception purement occidentale (introduction, p. 9). Pour y répondre, ces artistes témoignent de leur expérience personnelle et professionnelle, et s'appuient sur des exemples de leur production. Les trois derniers articles, écrits par les directrices de l'ouvrage, proposent une ouverture à ces témoignages, incluant une dimension plus scientifique et permettant de conclure que « décoloniser c'est apprendre à voir de nouveau, de manière transversale, intersectionnelle, à dé-naturaliser le monde où nous évoluons » (François Vergès, p. 120).

La « décolonisation » appelle en premier lieu à démanteler « l'opacité du grand récit national » (Kader Attia, p. 12) et à inscrire l'histoire de l'esclavage et de la colonisation ainsi que l'héritage qui en résulte. À ce titre, l'art joue un rôle primordial en contribuant à transmettre la mémoire et constituant un espace de représentations sociales. Or, l'absence de personnes racisées au sein du paysage culturel français contemporain est flagrante, ainsi que le montrent des statistiques (Gerty Dambury, p. 100). Aussi, les contributeurs manifestent la nécessité d'explorer l'héritage colonial afin de permettre que ces générations se réappropri[ent] « leur

histoire, leur destin, leur vie » (Pascale Obolo, p. 79) et donc aussi leur « narration » ou bien encore « des moyens de productions » (Amandine Gay, p. 46, 49).

Il s'agit d'accorder une légitimité à celles et ceux qui se situent « à la croisée » des cultures marquées par l'histoire postcoloniale. Or, cette multi-appartenance a le potentiel de « faire advenir un universel plus authentique, plus effectif » (Marine Bachelot Nguyen, p. 17, 18) en y inscrivant la pluralité des expériences et en dépassant les frontières qui séparent les marges des normes, non seulement raciales, mais aussi liées aux genres et aux classes : aussi, « décoloniser [...] c'est rôder un peu plus loin des centres, dans la périphérie, c'est déplacer la scène vers une autre lumière comme on tire discrètement la nappe du maître en quittant les lieux par une fenêtre cassée » (Olivier Marboeuf, p. 74).

Cette délocalisation se traduit à travers une réflexion à propos des lieux de représentation et des dispositifs scéniques, dont l'aspect frontal, « lié à une culture de la domination et à une conception élitiste de l'art » (Eva Doumbia, p. 33). Du point de vue esthétique, il s'agit d'abolir les distinctions entre les disciplines artistiques, car « cataloguer, c'est la forme politiquement correcte pour raciser » (Myriam Dao, p. 30). Aussi, les artistes de *DLA* puisent-ils tant dans les arts « populaires » (*street art*, cuisine, hip hop...) que dans les arts « savants » (musique classique, littérature, théâtre...) et produisent des « formes hybrides, expérimentales, polyglottes, en ouvrant les imaginaires » (Karima El Kharraze, p. 43) à la mesure d'un monde qui se créolise.

L'ouvrage dresse des constats mais a aussi le mérite de formuler des propositions résumées en conclusion (Françoise Vergès, p. 136-137). Il se lit comme un véritable manifeste, relativement accessible à un public « non-initié », et pose la question fondamentale du potentiel « émancipateur » (Leïla Cukierman, p. 94) des arts au sein d'une société où les minorités sont encore bien trop invisibilisées.

■ Marjolaine UNTER ECKER

DIOP (DAVID), *RHÉTORIQUE NÈGRE AU XVIII^E SIÈCLE : DES RÉCITS DE VOYAGE À LA LITTÉRATURE ABOLITIONNISTE*. PARIS : CLASSIQUES GARNIER, COLL. L'EUROPE DES LUMIÈRES, 2018, 403 P. – ISBN 978-2-40606-291-2.

David Diop est enseignant-chercheur à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. Il est également romancier (son roman *Frère d'âme* a obtenu le prix Goncourt des lycéens pour 2018). *Rhétorique nègre*